

Nous ne voulons pas étouffer!

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **35 (1943)**

Heft 4

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-384347>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Revue syndicale suisse

ORGANE MENSUEL DE L'UNION SYNDICALE SUISSE

35^{me} année

Avril 1943

N° 4

Nous ne voulons pas étouffer!

Cet appel passionné, ce n'est pas un Suisse qui l'a lancé, mais le citoyen d'un petit pays qui n'a pas eu comme le nôtre le bonheur, ou plus simplement la chance, d'être épargné par la guerre: la Finlande. Sous ce titre, un combattant finlandais, sous la menace qui pèse en permanence sur lui et ses camarades, tente d'expliquer le malaise, le sentiment d'insatisfaction que lui ont laissé un séjour à l'arrière. Ce sont des pensées politiques mêlées à des considérations sur la vie du soldat face à l'ennemi et à la constante présence de la mort. Ce ne sont donc pas les pensées politiques d'un politicien, mais d'un homme à la recherche de l'essentiel et qui cherche à donner un sens à sa vie et à celle de ses camarades, à cette vie chaque instant à la merci du hasard. L'accent de ce livre, qui n'a pas paru en français, est celui de la vérité.

Ekki Järvinen, l'auteur de ce poignant témoignage, ne connaît pas la haine de l'adversaire. Il sait que les soldats ennemis sont des hommes comme lui, des hommes qui obéissent. Le conflit n'est pas entre ceux qui font leur devoir; ce qu'il importe de définir, de savoir, c'est pourquoi ce devoir est si cruel et si inhumain.

Järvinen ne se fait aucune illusion sur la situation de sa patrie. Il est au clair aussi bien sur les causes et le but de la propagande de son gouvernement, d'un gouvernement dans une impasse et qui ne peut faire autrement, que sur les causes et le but de la propagande de l'adversaire. Il exprime ce que nous autres Suisses, lorsque nous montons la garde à la frontière ou que nous faisons durement notre apprentissage de soldats, nous éprouvons aussi: « Nous n'avons plus confiance dans les déclarations officielles — celles de chez nous et celles d'ailleurs — et les hommes qui les prononcent. » Pourtant, Järvinen sait, comme nous, qu'il continuera jusqu'au bout à remplir au plus près de sa conscience le dur devoir qui lui a été imposé; il sait que l'avenir du pays est en jeu. Cela, il ne le discute pas.

Ce livre est l'un des plus honnêtes et les plus poignants que la guerre ait provoqués, l'un de ceux qui nous touchent le plus. Les citations qui suivent confirment de la manière la plus frappante ce que le collègue Jean Möri a à nous dire dans son article « Enchaînement ».

« J'ai l'impression, avoue Järvinen, que cette conception libérale du monde que nous avons s'est effondrée. Evidemment, les libertés et les droits de l'individu sont des choses désirables autant que fondamentales. Sans elles, je ne puis me représenter une communauté où et pour laquelle il vaille la peine de vivre. Mais il y a encore d'autres valeurs essentielles, matérielles celles-là.

Ce que nous venons d'écrire risque d'être considéré comme une trahison des idéaux communs... Mais quand on vit chaque jour sous la menace de la mort, une révision des valeurs s'opère. En fin de compte, ce qui importe, c'est de préserver notre être physique. Dans de tels instants, alors que les éclats d'obus volent autour de soi, on est extrêmement peu intéressé à la vie que l'on mènera éventuellement plus tard si l'on en réchappe. Cette présence si pressante, si inexorable de la mort détruit irrémédiablement notre conception libérale du monde et nous oblige à reviser, durablement cette fois, la hiérarchie des valeurs. Ces instants, dont chacun peut être le dernier, nous rappellent tout d'un coup, avec une force élémentaire, cette vérité première: que les besoins primordiaux de l'homme sont des besoins physiques.

Je tiens cependant à marquer que je ne condamne pas la conception libérale de la vie, ses valeurs et ceux qui les défendent. Jeter ces valeurs par-dessus bord! Les dictatures et l'enfer qu'elles font régner sur terre nous montrent tragiquement ce que cela signifie. Toutefois, je tiens à dire les raisons de mon désaccord avec mes amis libéraux. Je veux tenter d'expliquer pourquoi ils sont trop doctrinaires et trop généralisateurs dans les jugements qu'ils portent sur la guerre actuelle. Ils ne comprennent pas que pendant ce temps, nous autres Finlandais, nous rampons sur le ventre, ne souhaitant que d'échapper aux balles.

C'est simplifier grossièrement les choses que de considérer cette guerre exclusivement comme un conflit opposant les démocraties aux dictatures. Cette guerre est une lutte entre deux groupes de grandes puissances qui ont entraîné les petits Etats dans ce tourbillon de feu et de sang. Dans l'un des camps, deux de ces grandes puissances sont des démocraties parlementaires et l'autre est une dictature semi-asiatique. De l'autre côté, les trois grandes puissances sont des dictatures, dont l'une est entièrement asiatique. Cela suffit à déterminer le choix d'un internationaliste libéral. Bien qu'il ait parfaitement raison de son point de vue, il n'en est pas moins dans l'erreur lorsqu'il simplifie à l'extrême et ne voit plus que des oppositions d'ombres et de lumières.

Dans sa politique extérieure, l'Angleterre, jusqu'à présent à la tête de la coalition, ne s'est révélée ni un pionnier de la démo-

cratie ni un exemple. Depuis le début des actions japonaises, les gouvernements, la plupart conservateurs, qui se sont succédés en Angleterre depuis 1931 ne se sont guère souciés de justice internationale. Il suffit de rappeler les étapes qui nous ont successivement conduits à l'anarchie internationale: Mandchourie, Abyssinie, Autriche, Espagne, Tchecoslovaquie. La Russie de Staline, l'alliée de Churchill, ayant, selon les déclarations britanniques les plus officielles, son mot à dire après la guerre — un mot qui pèsera dans la balance —, il n'est pas étonnant que quelques petites nations envisagent avec angoisse une victoire anglo-russe.

De plus, la propagande britannique — et celle de la B. B. C. moins que toute autre — est peu propre à renforcer notre confiance. Elle a répandu sur notre propre front des nouvelles que nous pouvons qualifier de fausses parce que nous sommes nous-mêmes témoins. Cette propagande a commencé à glorifier sur tous les tons l'Union soviétique. Le contraste avec ce que les mêmes speakers nous racontaient il y a deux ans est tout simplement grotesque. Evidemment, on peut objecter que la propagande allemande, elle aussi, a donné un coup de barre à 180°, mais dans une direction opposée. C'est cela précisément qui m'oblige à constater avec regret que toutes les grandes puissances usent des mêmes procédés.

Bien qu'attaquée par l'Allemagne, la Russie n'a pas modifié sa manière d'être. Quant à moi, je puis dire que je ne hais pas les Russes, que je ne les ai jamais haïs. Pourtant, je suis en parfait accord avec mes compatriotes lorsqu'ils estiment qu'il vaut mieux lutter jusqu'à la fin que de se soumettre à la domination de Moscou. Je ne puis oublier que les dirigeants soviétiques, il y a quelques années, ont tenté de réduire notre patrie à l'esclavage, qu'ils ont effacé de la carte les petits Etats baltes, qu'ils se sont emparés de la moitié de la Pologne et qu'entre ces deux guerres la menace russe a pesé sur nous comme un cauchemar. Les preuves publiées par notre gouvernement et qui démontrent que la paix de Moscou n'a pas modifié l'attitude du Kremlin à l'égard de la Finlande sont convaincantes. Pendant des kilomètres j'ai parcouru dans les régions frontières des routes larges et bien entretenues qui s'avançaient vers nous comme des voies d'invasion; sillonnant des contrées désertiques, elles ne pouvaient avoir qu'une importance stratégique. Mais admettre, en nous plaçant uniquement du point de vue de la « Realpolitik », de la politique tel qu'un Machiavel l'a exposée, dépouillée de toute morale, la nécessité proclamée par la Russie de protéger ses frontières et d'assujettir à cet effet les petits Etats, c'est accepter du même coup les conceptions hitlériennes; c'est perdre tout droit de nous indigner des actes qu'elles provoquent. C'est pourquoi nous devons aspirer à un ordre international; au même titre que les grands Etats, les petites nations doivent avoir le droit de lutter pour leur existence et d'accepter l'aide qui leur est offerte.

Malgré ce que je viens d'écrire, je comprends parfaitement la sympathie des larges milieux suédois pour le groupe d'Etats qu'autrefois tout au moins on pouvait considérer comme appartenant aux puissances occidentales. Je comprends qu'ils soient convaincus que la majorité de l'humanité, y compris le peuple suédois, ne peut mener une vie supportable qu'à la condition que cette coalition l'emporte. Les milieux libéraux de Suède comptent sur une nette victoire du camp russe et anglo-saxon. Il est possible qu'ils aient raison. Mais il est tout aussi probable que la fin de la guerre aura pour corollaire un nouveau chaos, d'où sortiront de nouvelles constellations militaires et politiques. Quoi qu'il en soit, je ne tiens pas pour raisonnable de bâtir l'avenir sur la seule espérance que des vainqueurs bienveillants et démocratiques organiseront le monde pour le plus grand bien des petites nations, qu'elles aient combattu du bon côté ou qu'elles soient restées neutres. Je crois que les démocraties du Nord ne sauraient mieux faire que de compter exclusivement sur elles-mêmes. Notre espoir doit se fonder sur le bastion que nous sommes capables de dresser contre l'invasion et la division intérieure. Ce bastion, c'est une Scandinavie unie autour de son centre naturel, la Suède...»

« Notre politique extérieure cède de plus en plus à l'influence de notre alliée, plus qu'il ne serait nécessaire. Nous ne disposons plus que de très peu de liberté de mouvement; nous ne pouvons guère compter retrouver cette liberté avant que de profondes modifications ne se soient produites dans la situation mondiale.

Quant à notre politique intérieure, elle porte la marque de la période de crise et de la guerre. Notre puissant allié n'en est pas responsable, bien que son idéologie ait laissé des traces dans d'autres pays. Notre gouvernement est encore constitutionnel et notre parlement souverain. Pourtant, ce dernier, et avant tout le groupe parlementaire le plus important, les socialistes, ont accepté que certaines personnes peu propres à ces fonctions jouent un rôle décisif dans les affaires de l'Etat. On ne peut nier, d'autre part, que chacun des députés porte sa part de responsabilité. Comme autrefois, les tribunaux sont indépendants. Loin d'avoir été opprimé de quelque manière que ce soit, le mouvement syndical, au contraire, a plutôt fait des progrès. Quant au Parti socialiste, il détient une position-clé dans le gouvernement. Nous ne sommes pas encore un Etat policier...»

« Notre situation alimentaire et économique nous cause des soucis. Sans l'aide étrangère, elle deviendrait rapidement désastreuse.

Parmi les actifs du bilan, le principal est sans contredit la force morale du peuple finlandais. Bien qu'en ce moment son attitude soit dans une certaine mesure démocratique, les idéaux et les buts proclamés officiellement ne répondent pas à ses espoirs et à sa conscience du droit. La confiance qu'il avait dans les autres peuples a été entamée en partie par leur attitude, en

partie par leur propagande malsaine. Quant à notre confiance en nous-mêmes, elle a subi un rude choc. Les efforts déployés pendant la guerre d'hiver et l'admiration du monde entier nous avaient donné une fière et robuste idée de nous-mêmes. Cette foi a été ébranlée, tout d'abord par le rôle peu enviable que nous avons été obligés de jouer dans la lutte qui oppose deux dictatures, puis par le chaos intellectuel et moral dans lequel notre propre propagande nous a précipités. Nous avons fini par ne plus croire aux communiqués et aux déclarations de nos autorités. Trop souvent nous avons été mis en face de faits accomplis. Trop souvent on ne nous a servi que des demi-vérités accompagnées d'explications spécieuses. Trop souvent nous avons dû écouter nos représentants officiels exprimer des pensées étrangères dans une langue étrangère. Nous sommes devenus sceptiques et blasés.

Malgré cela, nous n'en sommes pas moins restés le même peuple qu'autrefois. Cette démoralisation n'est qu'apparente, que de surface. Lorsque nous verrons de nouveau clair et que nous aurons de nouveau à notre tête des hommes qui savent nous enthousiasmer, elle disparaîtra comme une éruption cutanée s'efface après la maladie. Mes camarades sont toujours les hommes honnêtes, tenaces et indépendants qu'ils étaient hier. Nous sommes simplement un peu désemparés au milieu de ces coulisses et de ces oripeaux bizarres que des temps et des chefs non moins bizarres ont dressés. Tout cela nous apparaît irréel; nous avons le sentiment d'un état de choses passager. Ces quelques années de propagande ne peuvent détourner le peuple finlandais de la voie tracée par une tradition et une évolution de plusieurs centaines d'années.

Aujourd'hui comme hier, le peuple finlandais est profondément uni en face des questions essentielles. Tous savent que les nécessités militaires exigent l'union. Et cette cohésion n'est pas moins forte — encore qu'inconsciente peut-être — en face d'une autre question, laquelle, pour le moment, n'est pas actuelle pour l'immense majorité du peuple: la question de la liberté. Le Finlandais ne sent pas cette liberté menacée. Certes, il a accepté certaines restrictions, qu'il considère comme indispensables pour la défense militaire du pays; mais il les tient pour passagères. Le jour où les tenants de la dictature, passant des paroles à l'action, tenteront d'établir un régime où les citoyens verront une menace d'oppression, ce jour-là, la question de la liberté deviendra actuelle, et l'on verra que la nature du peuple finlandais n'a pas changé.»

L'Axe.

« Le programme allemand d'organisation du monde peut être qualifié de « dictature de la nation élue » (Diktatur des Herrenvolkes); ce programme est incompatible avec les espoirs que j'ai exprimés. Les plans des chefs allemands sont connus; il n'y a

aucune raison d'admettre, en tant qu'ils concernent l'organisation du monde de demain, qu'ils soient modifiés, en d'autres termes que l'idée de la révolution mondiale et de la dictature soit abandonnée. »

Les Alliés.

« Le groupe des puissances anglo-saxonnes, de son côté, n'a pas encore clairement défini ses conceptions du monde de demain. »

« La Grande-Bretagne, elle aussi, n'a pas témoigné d'un esprit suffisamment créateur sur le plan politique. Certes, la Charte de l'Atlantique est la bienvenue; pourtant elle a été proclamée trop tard et elle est trop imprécise. L'impression qu'elle a pu causer dans l'est de l'Europe s'est dissipée depuis l'entrée en guerre de la Russie et surtout depuis que les ambitions russes ont fait l'objet de déclarations qui ne s'accordent qu'assez mal avec l'esprit dont la Charte s'inspire. Finalement, l'interprétation bienveillante que les Anglais ont donnée du régime stalinien a causé un tort considérable au prestige britannique. Comparée à cette interprétation, l'aide matérielle de la Grande-Bretagne à la Russie a causé infiniment moins de mécontentement. A dire vrai, ce n'est pas un sentiment reconfortant que d'entendre vrombrir des « Hurricanes » sur nos têtes, au front et à l'arrière. Mais nous ne croyons pas les rumeurs qui veulent que ces machines soient pilotées par des aviateurs britanniques. Et puis, à charge de revanche, nous en abattons quelques-unes avec des appareils de même origine.

Il n'est donc pas étonnant que nous ayons perdu une partie de notre respect pour l'Angleterre; ce qui est étonnant, c'est que cette déception ne soit pas plus forte. Néanmoins, je reste animé de sentiments chaleureux à l'égard de notre soi-disant ennemi britannique. Depuis mon enfance, j'ai toujours été anglophile et franco-phile. Je me suis senti davantage à la maison en France et en Grande-Bretagne qu'en Allemagne. Je ne puis pas me représenter un monde où les conceptions anglo-saxonnes auront été remplacées par celles de l'Allemagne. De tout cœur j'espère encore une paix qui, tout en sauvant la Finlande, assurera à l'Angleterre une place prédominante. »

Le monde.

« Je ne crois pas à la possibilité d'organiser l'Europe si les vaincus sont opprimés. Il y a toutefois une troisième alternative: un nouvel ordre international, ou supranational, assurant à chaque peuple des conditions de vie qu'il puisse accepter... »

« Nous n'avons aucune raison de nous laisser aller à un optimisme superficiel; mais nous n'avons pas non plus de raison de perdre toute espérance et de négliger tout ce qui pourrait contribuer à la solution que nous venons d'esquisser, solution dans laquelle réside notre salut. Elle implique la création d'une nouvelle Scandinavie, d'une Scandinavie où il n'y a pas de place pour une

« Grande Finlande » (dans la mesure où l'on parle d'une « Grande Allemagne »). Cette Scandinavie n'est pas possible si la Suède est isolée de la Finlande, si la Norvège demeure sous l'influence de l'Angleterre et si la Finlande reste liée à l'Allemagne; cette Scandinavie n'est pas réalisable avec un Danemark qui nie la nécessité de la défense nationale; elle n'est pas viable, finalement, si les divers États nordiques ne renoncent pas à leur souveraineté absolue et n'acceptent pas de soumettre leurs intérêts particuliers aux intérêts communs. La fédération scandinave que nous désirons exige que chacun des participants conserve ses institutions politiques et son intégrité territoriale; elle exige aussi une compréhension réciproque; elle veut que tous s'entr'aident dans la mesure de leurs forces. C'est alors, mais alors seulement que les États-Unis du Nord constitueront une naturelle unité. »

ENCHAINEMENT.

Par *Jean Möri.*

Contagion du succès.

Dans la vie journalière comme sur les places de jeu, la foule témoigne généralement de plus de considération aux forts qu'aux faibles, aux vainqueurs qu'aux vaincus. Il y a certainement dans cette curieuse habitude une part d'admiration pour la vitalité spectaculaire, mais aussi une bonne part d'atavisme prévoyant! L'homme des cavernes, livré à peu près sans défense aux forces aveugles de la nature, devait sans doute compter très exactement sur ses moyens physiques et moraux, ne pas les surestimer surtout, s'il voulait jouir d'une vie d'ailleurs extrêmement précaire. Il devait donc savoir marquer du respect, voire de l'admiration, à plus fort, plus ambitieux ou plus méchant que lui, quitte à se venger sur des faibles comme cela se fait encore parfois de nos jours. C'est ainsi que naquit le culte de la force vivante, bien avant le paganisme, le christianisme étant encore dans les limbes en ce temps perdu dans l'infini.

Des siècles durant, l'esprit lutta avec ténacité contre cette tyrannie de la force et, très lentement, les éternels battus commencèrent à entrevoir qu'en unissant leur faiblesse ils créeraient une force capable de faire trembler les plus terribles autocrates.

Ces idées menèrent finalement à la Révolution française, puis au système démocratique dans la république, non sans soulever encore de rudes réactions.

Sans trop d'imagination, il était donc permis de croire que le règne de la force avait pris fin. C'était là une erreur dont les